



L'énigme du
Vendredi 13

Alain Richier

Roman policier

-I-

Vendredi 13 juin 2014

Dix neuf- heures, Myriam alluma son ordinateur pour communiquer en vidéo avec son mari sur son Catamaran, parti de Brest depuis deux mois et demi, pour un tour du monde en solitaire. Anxieuse, la gorge nouée, elle avait du mal à déglutir, sachant qu'il abordait une zone particulièrement difficile, redoutée par tous les marins : le Cap Horn. Au fond d'elle-même confiance et résignation, Joël n'en était pas à son premier tour de monde. Déjà deux, « Vendée globe » à son actif et plusieurs autres courses en solitaire dont une « route du rhum » remportée quelques années avant leur mariage. L'angoisse persistait, malgré tout, depuis soixante quinze jours. Ce rendez-vous quotidien lui faisait du bien, la rassurant le temps de la communication. Tandis que Skype se positionnait sur son écran pour communiquer avec Joël, une information attira son attention à la radio restée allumée machinalement pour entretenir un bruit de fond :

« Pour la plupart d'entre nous, vendredi 13 est synonyme de joie, de bonheur et d'illusions. Cette date favoriserait pour certains d'entre nous des gains d'argent, les lotos et biens d'autres choses agréables. Mais pour d'autres, heureusement moins nombreux, c'est une date de malheur ce matin vendredi 13 juin 2014 une jeune femme a rencontré son assassin, chez elle, retrouvée nue, violée puis égorgée à vingt ans. C'est le commissaire Bertrand qui est chargé de l'enquête. Une autopsie est en cours et nous en saurons un peu plus dans notre

prochaine édition de vingt heures. Mais on est obligé de faire un rapprochement avec l'affaire du meurtre du vendredi 13 décembre 2013. Là aussi, une jeune femme blonde, violée et égorgée. Le commissaire Bertrand ne l'a toujours pas résolue ; il a en charge cette nouvelle affaire. Aura-t-il plus de chance cette fois-ci ? Je pense pour ma part qu'il y a un sérial killer en liberté dans Paris » .

Le visage de Joël Le Floch apparut sur l'écran de l'ordinateur de Myriam. Elle le fixa machinalement, l'esprit ailleurs, quand la voix de son mari résonna dans les hauts parleurs, elle lui sourit mais, son inquiétude traversant l'écran fut ressentie par le marin fronçant les sourcils .

« Qu'est-ce qui ne va pas ma chérie ? Tu as l'air préoccupé ?

- Non rien tout va bien, et toi, ça se passe comment le cap Horn ? .

- L'océan est déchainé, des vagues d'au moins dix mètres, un vent de travers, c'est périlleux mais je tiens bon, d'autre part, je n'ai pas le choix. Mais je veux que tu me dises ce qui te préoccupe

- Au moment où je me connectai, à la radio ils ont annoncé encore un meurtre ce matin à Paris.

- Mais c'est tous les jours qu'il y a ce genre de faits divers

- Oui mais sais-tu quelle date nous sommes aujourd'hui ?

- je compte les jours et les nuits mais je suis incapable d'en définir la date, pourquoi ?

- Nous sommes vendredi 13

- Et alors ça va être mon jour de chance dans quelques heures j'aurai dépassé ce foutu cap.

- A la radio ils ont fait la comparaison avec l'affaire du vendredi 13 décembre 2013 où justement tu fus soupçonné à tord, ils disent que le meurtre d'aujourd'hui est identique à l'autre.

- Et bien cette fois-ci, personne ne peut me soupçonner, là où je suis. Et puis si l'autre fois, ils avaient relevé mes empreintes sur l'un des verres restés sur la table de la victime, c'était parce que quelques heures auparavant elle m'avait invité à boire un verre pour l'interview que cette jeune journaliste préparait sur moi, à l'heure du meurtre j'étais avec toi.

- Oui je sais tout ça et tu as été blanchi, mais je ne sais pas pourquoi j'ai un pressentiment, ils vont reparler de cette affaire

- Arrête de cogiter pour rien. Ils ne peuvent pas me mettre en cause cette fois-ci. Aller, il faut que je te quitte pour reprendre la barre, je navigue actuellement en automatique mais mon ordinateur de bord à quelques difficultés à garder le cap. Je t'embrasse mon amour à demain, je t'aime !

- Moi aussi, bises, à demain, je t'aime ! »

Au même instant à l'autre bout de Paris, avenue Foch, comme chaque vendredi Michel et Béatrice De Valmont montèrent dans leur Mercedes garée dans l'une des contre-allées encore déserte de travestis qui, la nuit venue, investissaient les abords de ces immeubles cossus. Partant dans leur résidence secondaire en Puisaye ; Michel, la cinquantaine, entrepreneur de travaux publics, était à la tête d'une entreprise internationale spécialisée dans les Ponts. Marié depuis vingt cinq ans à Béatrice quarante cinq ans, professeur de Yoga à son compte

dans un club de l'avenue Mozart. Leur seul fils de vingt deux ans, Jérôme, venait d'interrompre ses études de médecine. Très porté sur les joints, durant son adolescence il fut un élève, dissipé et bagarreur, collectionneur de collèges et lycées, en changeant chaque année, renvoyé à cause de sa conduite originale indisciplinée. Passionné d'astrologie et de médiumnité il venait d'ouvrir à Nanterre dans son appartement un cabinet de consultation, faisant rugir de colère, mêlé de désespoir, son père. Tandis qu'ils roulaient sur le périphérique en direction de la porte d'Orléans Béatrice De Valmont interrogea son mari :

« Tu as l'air soucieux Michel, qu'est-ce qui te tracasse ? D'habitude tu es un bavard soulant à raconter tes exploits en affaire et ce soir tu fais la gueule.

- Qu'est-ce que tu vas t'imaginer ? Je suis fatigué par cette semaine de négociation avec les chinois qui font constamment la récriture du contrat en découpant chaque article mot-à-mot. Ils pensent sans arrêt que nous allons les berner. Je suis fatigué, c'est tout et j'aspire de me détendre à Charny, voir personne et décrocher le téléphone. Tu verras au retour ça ira mieux.

- Tu as entendu les infos à la radio ?

- Comme si j'avais eu le temps d'écouter la radio aujourd'hui, pourquoi ? On parle de moi ? Je n'arrête pas d'être interviewé.

- Non je n'ai rien entendu sur toi, mais tu sais que nous sommes vendredi 13...

- Oui et alors, tu as gagné au loto, répondit Michel en lui coupant la parole un brin excédé

- Certainement pas, je ne joue jamais, un crime à été commis sur une jeune femme qui serait identique à celui du vendredi 13 décembre dernier.

- Et qu'est-ce que j'ai à voir là dedans ?

- j'espère bien que tu n'as rien à voir ni de près ni de loin.

- Ce qui m'intéresse aux infos c'est tout ce qui touche à mon métier, aux travaux publics, quand on parle de moi ou de ma société. Pour le reste j'en ai rien à foutre !

- Qu'est-ce que tu es désagréable ce soir, roule moins vite, on est sur le périf, pas sur l'autoroute, c'est limité à quatre vingt et tu es à cent dix, rétorqua Béatrice De Valmont se cramponnant les mains tendues en avant sur le tableau de bord.

- Et bien si je suis flashé j'aurai un « PV » de plus et mon ami le commissaire Bertrand me le fera sauter.

- C'est justement ton ami le commissaire Bertrand qui mène l'enquête

- C'est normal il est à « la crim' », c'est son boulot.

- Vous jouez toujours au tennis ensemble lui demanda sa femme pour relancer la conversation

- Oui, tu le sais bien, tous les mercredis après midi quand je suis à Paris. Maintenant, si tu peux te taire, ça me ferait des vacances, j'ai besoin de réfléchir à un problème tout en conduisant. Surtout que l'on arrive sur l'A6.

- ho bien monsieur, lui répondit-elle sur un ton narquois, je ne dérangerai plus tes pensées »

Vingt heures s'affichaient sur l'horloge du tableau de bord quand la Mercedes commença à rouler sur l'autoroute à une vitesse bien supérieure à celle autorisée. Nous étions dans cette phase du printemps où les jours s'approchaient de leur

maximum en luminosité mais le soleil à l'ouest s'entourait d'un halo brumeux dans un ciel peinant à rester bleu, pourtant sans nuage, mais surchargé de pollution.

Pour meubler le silence, Béatrice alluma la radio, une speakerine annonçait le journal des informations.

« - Du nouveau dans l'affaire du meurtre de la jeune femme découverte morte ce matin. D'abord la police a révélé son identité, il s'agit d'Evelyne Ducasse qui était serveuse au bar de Roland Garros, retrouvée égorgée et violée à son domicile de Nanterre au 12 rue Jules Ferry. L'ADN du meurtrier a été analysé et la police connaît le nom du coupable mais dévoilera son identité qu'après son arrestation. Donc cette fois-ci le commissaire Bertrand se veut confiant pour résoudre cette affaire... »

Michel coupa la radio à la surprise de sa femme :

« Je t'avais dit que je voulais du silence pour conduire, comment faut-il te le faire comprendre, justifia Michel De Valmont

- Oh là, quelle ambiance ce soir, rétorqua agacée Béatrice, puis enchaînant sur ce qu'elle avait entendu. Tu dois l'avoir connue cette Evelyne, puisqu'elle était serveuse au bar du stade où tu joues chaque mercredi.

- Peut être, l'ai-je croisée une fois, mais je ne m'en souviens plus et encore une fois tais-toi, je t'ai déjà dit que j'avais besoin de réfléchir. »

Comme tous les vendredi soir Monsieur Julien un homme d'une cinquantaine d'année, allait à sa séance chez son

psychanalyste. Cet homme effacé, voir insignifiant aux yeux des autres, tout au moins c'est ce qu'il pensait de lui-même, ne travaillait plus depuis son retour à Nanterre dans l'appartement légué par ses parents en héritage après leurs morts, il y a une douzaine d'années. Il vécut en Afrique au Gabon, comptable dans une société française et toute sa vie il avait suffisamment économisé pour vivre chichement jusqu'à son dernier jour ; enfin c'est ce qu'il pensait. Mais en proie chaque nuit à des cauchemars délirants, il avait fini un jour par frapper à la porte d'un spécialiste, en l'occurrence chez madame Hélène Sérina psychanalyste.

« Comment ça commence ? Toujours pareil, je suis dans mon lit et je sens quelque chose qui me frôle avec un souffle léger au dessus de ma tête, j'ouvre les yeux et j'aperçois un visage qui ressemble étrangement à celui de ma mère, puis l'image se brouille, j'ai des suees sur tout mon corps, la peur m'envahi, je me redresse et tout s'efface, l'image, le souffle et ma transpiration disparaissent. (Monsieur Julien se tait quelques instants et la psy relance le récit)

- Que faites-vous une fois éveillée ?

- Rien, je me rallonge et je me rendors.

- Mais vous m'avez parlé la dernière fois d'un rêve étrange et dangereux, comme c'était à la fin de votre séance et que vous n'arriviez pas à le décrire, je vous avais demandé d'y repenser pour aujourd'hui, s'est-il produit de nouveau ?

- Hélas, oui, ce rêve, ou plutôt ce cauchemar j'ai peur qu'il se réalise

- expliquez-vous ?

- je suis debout et endormi, une jeune femme entre chez moi, elle est nue, je ne sais pas qui c'est. Elle avance un couteau dans la main, son regard étrange se fixe sur moi, la pièce est dans l'obscurité mais la lueur des réverbères de la rue se faufile à travers les interstices des volets, ce qui me permet de l'apercevoir. Je tremble car je crois qu'elle va me poignarder, mais en réalité elle prend d'une main le couteau par la lame et me tend le manche que je saisi. Elle tombe ensuite à terre lui ayant enfoncé la lame dans la poitrine ; alors elle semble soulagée, heureuse, son sang éclabousse les murs et le sol. Ensuite je me mets à crier, j'allume la lumière, mais la jeune femme a disparu. Pas de sang, plus de couteau non plus et je me retrouve allongé sur le lit. C'est un cauchemar récurrent, je l'ai vécu plusieurs fois ce mois-ci. Que faut-il faire pour m'en débarrasser.

- C'est à vous d'essayer de comprendre la signification de ce rêve, ses symboles...

- j'ai peur qu'il soit devenu réalité

- Que voulez-vous dire ?

- Ce matin ma voisine s'est faite assassinée, son frère l'a retrouvée morte sur son lit, nue, violée la gorge tranchée

- Comment vous l'avez su ce matin, la radio en a parlé pour la première fois ce soir à dix neuf heure.

- j'étais présent sur le palier quand son frère est arrivé, c'est lui qui a découvert le corps. Je ne la connaissais pas vraiment, on ne se parlait pas, juste bonjour, bonsoir quand on se croisait. Je l'entendais souvent rentrer tard après minuit. Mais je ne sais pas si elle était seule ou accompagnée. J'entendais son pas

mais je n'ai jamais eu la curiosité de regarder à l'œilleton de ma porte.

- La police vous a interrogé ?

- Bien entendu, le commissaire m'a convoqué cet après midi à 13 H quai des orfèvres, pour me demander si j'avais entendu quelque chose, des cris, une dispute. Mais rien de tout cela.

- Vous ne leur avez pas parlé de votre cauchemar ?

- Bien sur que non, ils ont pris mes empreintes, un peu de salive pour l'ADN. Mais je suis tranquille car je n'ai jamais mis les pieds chez elle.

- Mais pour vous cette coïncidence est troublante, non ?

Questionna la psy

- oui, c'est ce que je pense

- En fait, cela n'a rien à voir avec vous. Il faut que vous en soyez convaincu. Je suis presque certaine que ce cauchemar va disparaître de vos nuits, maintenant que vous l'avez exprimé. Le fait de le partager avec moi, vous libère l'esprit.

- Vous croyez ?

- Allez, il tard, la séance est terminée pour aujourd'hui. Cela fait cinquante euros pour la vacation de la semaine prochaine.

- Ah oui c'est vrai, il faut toujours payer une consultation d'avance.

- Sauf que ce n'est pas comme une consultation chez un médecin, mais un moment d'écoute afin de permettre de découvrir en vous-même la solution de votre mal de vivre. Vous allez voir, au fil du temps, vous guérirez de vos obsessions qui vous empêchent d'être serein et heureux. Bonsoir monsieur Julien.

-II-

Samedi 14 juin 2014

Six heures, l'heure légale, ce matin là, l'avenue du père Lachaise dans le vingtième arrondissement de Paris fut remplie de policiers. Deux cars de flics barrent la route à la hauteur du numéro dix, l'un pour les voitures venant de l'une des entrées du cimetière et le second pour les véhicules provenant de la place Gambetta. Le commissaire Bertrand et son adjoint le lieutenant Bénichou entrèrent dans l'immeuble avec une dizaine de flics en uniforme derrière eux. Au rez-de-chaussée, la librairie ésotérique malgré son rideau métallique baissé donnant sur la rue, laissait filtrer par les interstices de la lumière, ce fait intrigua un instant le lieutenant Bénichou, mais comme cela n'avait apparemment rien à voir avec l'affaire, il n'en parla pas à son supérieur. Ils montèrent jusqu'au troisième étage silencieusement, le commissaire sonna à la porte où le nom de Le Floch était inscrit. Il insista plusieurs fois criant « police ouvrez ! » On entendit le parquet craquer, une porte s'ouvrir, mais c'était à l'étage supérieur, le visage d'une dame âgée apparut au dessus de la rampe, stupéfaite en voyant tous ces policiers dans son immeuble. Puis derrière la porte de ce troisième étage des pas feutrés ainsi qu'une voix de femme à peine audible :

« Mais qui êtes-vous ? Que voulez-vous à cette heure-ci ?

- C'est la police madame, veuillez ouvrir, j'ai un mandat d'arrêt et de perquisition au nom de Joël Le Floch

- Mais il n'est pas là répondit la voix derrière la porte toujours fermée

- Je vous demande d'ouvrir, madame, ou bien j'enfonce cette porte dit d'une voix ferme et haute le commissaire Bertrand »
Alors, après un cliquetis dans la serrure, elle s'ouvrit sur une jeune femme blonde, les cheveux en broussaille, vêtue d'un peignoir violet.

« Qui êtes-vous madame ?

- Myriam Le Floch, l'épouse de Joël Le Floch

- Bien, laissez-nous passer, madame et montrez-moi votre chambre, je dois procéder à l'arrestation de votre mari. »

Tout ce petit monde de la police entra dans le couloir se dispersant dans les différentes pièces, ouvrant les placards pour certains tandis que d'autres parcouraient les étagères, bousculant les livres, déplaçant tous les objets, feuilletant dossiers et magazines ici et là, pendant que le commissaire entra dans la chambre à coucher du couple. Il fut un instant stupéfait de constater la pièce vide, se pencha sur le lit pour tâter d'une main sous la couette afin d'examiner la chaleur du lit. Visiblement une seule personne avait dormi ici cette nuit. Il se tourna vers l'épouse :

« C'est un fait, il n'est plus là, votre mari a pris la fuite sachant par la radio que nous connaissions le nom de l'assassin par la découverte de son ADN. Anticipant son arrestation il disparaît dans la nature. Je vais procéder à la diffusion de sa fuite et dans quelques heures à son arrestation.

- Mais il n'est pas coupable, c'est une erreur, cela fait dix semaines qu'il est parti sur son bateau pour un tour du monde en solitaire lui répondit madame Le Floch, visiblement excédée par le ton vif et décidé du commissaire.

- Quoi ? Vous dites qu'il est parti sur son bateau ? Mais la presse n'en a pas parlé, lui répondit très étonné le commissaire Bertrand. En général ce genre d'événement est suivi par les journaux, la télé.

- C'est vrai il n'a pas voulu que cette course en solitaire soit médiatisée, il ne recherche ni la performance, ni les honneurs, simplement il voulait se retrouver seul pour affronter les éléments sans aucune aide, pour se retrouver avec lui-même. Nous communiquons chaque jour en visio sur internet.

- Tiens tiens ! Vous communiquez sur internet, vous le voyez ainsi chaque jour ? »

Myriam n'eut pas le temps de lui répondre, le lieutenant Bénichou entra dans la chambre :

« Il n'y a personne d'autre dans l'appartement patron, les hommes ont fouillé partout et n'ont rien trouvé qui pourrait correspondre à un rasoir de la taille de l'arme du crime. »

Le commissaire resta une bonne minute sans répondre, les yeux fixés sur le lit vide, désespéré tellement il était sûr d'arrêter ce matin l'assassin. Il respira fort, souffla bruyamment, tapant de son poing droit dans sa main gauche, tourna la tête vers son adjoint, le regard noir, sourcils froncés. D'une voix à peine audible :

« Dites aux hommes qu'on évacue les lieux, on remballe. »

Puis tout en se dirigeant vers la sortie, il s'adressa à madame Le Floch.

« Nous allons nous revoir très bientôt, chère madame, je ne crois pas à cette histoire de tour du monde en solitaire. Votre mari s'est construit un excellent alibi apparemment. Mais l'enquête n'est pas terminée, elle ne fait que commencer. Nous

avons son ADN qui l'accuse. Car la victime à été violée, c'est le sperme de votre mari qui a été trouvé dans le vagin de cette pauvre fille.

- Mais c'est impossible monsieur le commissaire, il y a une erreur d'analyse.

- je ne crois pas, les scientifiques sont formels, je suis désolé pour vous, au revoir madame. »

Pendant que la cohorte de policiers descendait l'escalier pour remonter dans leurs cars, au rez-de-chaussée dans la librairie ésotérique, toujours allumée, deux yeux observaient leur départ par l'une des fentes du rideau de fer de la devanture. Aussitôt après, une voix féminine se fit entendre au téléphone.

« Ils viennent de partir...

-

- Comment ça, mais les flics, ce n'était pas pour nous, mais pour le troisième étage.

-

- Oui tu as raison, je me suis affolé pour rien. Mais c'est troublant cette coïncidence, non ?

-

- Oui chez les Le Floch, ils sont repartis comme ils sont venus, sans emmener personne.

-

- Oui tu as raison, il faut être prudent, car c'est sans doute en relation avec le crime d'hier à Nanterre, j'espère que tu as pris toutes tes précautions pour faire disparaître le matériel de vidéo de chez toi ?

-

- Bon tant mieux, je respire, mais il reste la caméra dans la chambre que tu n'as pas récupérée.

-

- Evidemment s'ils découvrent que la scène était filmée, ils auront bien du mal à l'associer à toi, mais sait-on jamais ? Ils sont fort ces flics. Enfin espérons qu'ils arrêtent rapidement l'assassin. Je t'embrasse, bonne journée »

Dans le car ramenant les flics quai des Orfèvres, le lieutenant Bénichou faisait la conversation s'adressant à son chef, silencieux, celui-ci ne daignant pas lui répondre, tellement il était furax de son échec d'interpellation. Le commissaire, le crane chauve, le visage grave, l'œil terne, ses lèvres grimaçantes, ses mains tripotant sans cesse sa barbe touffue encadrant son visage, lui donnaient un air inquiétant. Bénichou ne l'avait encore jamais vu avec cette tête là. Il se hasarda quand même à lui commenter ses impressions.

« Et si par hasard, ce Le Floch avait ce don d'ubiquité ? Ou bien alors l'assassin est un peu sorcier pour avoir tranché la gorge de sa victime à distance. »

Le commissaire tourna un regard noir vers son subordonné en haussant les épaules.

Le lieutenant compris immédiatement qu'il venait de dire une connerie. Pourtant il était certain d'avoir lu quelque part que ce don extraordinaire existait chez certaines personnes. Mais il ne se rappelait plus le nom de l'auteur de cette théorie. Tout d'un

coup, la voix grave et solennelle du commissaire résonna dans l'habitacle de la camionnette de police :

- je vais vous démontrer, mon petit Bénichou, qu'il n'y a ni d'ubiquité, ni de sorcellerie, ni de hasard et que cette femme est bien morte assassinée par son violeur, un homme présent en chaire et en os dans cette chambre la nuit du vendredi 13 »

Myriam, anxieuse, n'avait pas pu se recoucher après le départ des flics, elle arpenta l'appartement rangeant tout ce qui fut déplacé sans ménagement. Comprenant qu'ils cherchaient l'arme du crime et certaine qu'elle ne se trouvait pas dans l'appartement, elle demeurait pourtant inquiète et intriguée par cette affirmation de la présence de l'ADN de son mari. Cette fois-ci c'était bien plus grave que le crime précédent, où la police retrouva les empreintes de son mari sur un verre resté sur la table de la salle à manger de la victime. D'ailleurs d'autres indices restés non élucidés furent relevés un peu partout. Ce fut alors facile pour l'avocat d'innocenter son mari. Mais aujourd'hui, une preuve irréfutable et pertinente démontrait sa culpabilité. Certaine de son innocence et convaincue de devoir se battre, elle décrocha son téléphone pour appeler Corine sa meilleure amie.

Corine Pinsec travaillait comme photographe de presse en free-lance, la trentaine sportive, cheveux court silhouette fine avec de grandes jambes toujours habillées d'un éternel jean délavé, était pratiquement la seule amie de Myriam. Elles s'échangeaient des confidences qu'elles n'auraient rapportées à personne d'autre. Elles se connaissaient depuis le collège et

leurs premiers flirts furent avec le même garçon qu'elles se sont partagés sans aucune jalousie, ni sans aucun sentiment non plus envers ce copain qu'elles laissèrent tomber après un été passé ensemble. Chacune avait suivi un parcours différent après le Bac. Myriam avec fait des études d'architecture et Corine après une année de science-po qu'elle quitta pour une école de journalisme. Mais c'est la photo qui toujours fut sa passion d'abord en amateur, puis en professionnelle. Au contraire de Myriam, elle ne s'était jamais mariée, préférant sa liberté tout en enchaînant les aventures masculines sans lendemain. Mais son indépendance lui couta cher financièrement. Les contrats ne se succédaient pas au rythme souhaité, si bien qu'elle emprunta, il y a deux ans, un peu d'argent à Myriam. A ce jour elle lui était toujours redevable.

« Allo, Corine ? C'est Myriam

- Oui j'ai reconnu ta voix, que veux-tu ? Pourquoi m'appelles-tu un samedi à sept heures du matin. Je suis encore dans mon lit.

- je suis navré ma chérie, mais j'ai un gros problème, ou plutôt c'est Joël

- Quoi il est arrivé un malheur à Joël ?

- Non pas vraiment, sur le plan physique, il vient de dépasser le cap Horn et commence à remonter l'atlantique sud. Dans environ vingt jours il arrivera à Brest. Mais il est dans la merde et je viens de recevoir la visite de la police. Il faut que tu m'aides, répondit Myriam d'un ton anxieux au débit rapide.

- Du calme, Myriam, explique-moi en commençant par le début, tu veux que je t'aide à quoi ? Et que vient faire la police chez toi ? »

Ce matin, Marie-Louise Julienne, une martiniquaise de quarante ans au physique tout en rondeur, armée d'une forte poitrine, sortit d'un immeuble de l'avenue Foch, le sourire aux lèvres, l'esprit serein. Elle était employée chez les De Valmont partis la veille pour leur résidence secondaire, elle avait deux jours pour elle, bien décidée d'en profiter. Tout à coup, elle vit la porche venir de face, roulant à toute vitesse sur la contre allée où elle marchait. Stupéfaite, elle crut un instant que le bolide allait la percuter quand il stoppa net à quelques centimètres de ses pieds ; figée de frayeur en reconnaissant le chauffard descendant de sa voiture.

« Monsieur Jérôme, vous m'avez fait une de ces peurs, mon dieu ! De si bon matin, un samedi, ici, vos parents sont à Charny

- je sais ma bonne Marie-Louise et c'est vous que je viens voir lui répondit Jérôme un sourire enjoué sur ses lèvres.

- Oh, vous ! Vous avez un service à me demander, n'est-ce pas ?

- Exacte, mais d'abord je vais mieux me garer, ne partez pas, il y en a pour cinq minutes. Lui dit-il tout en remontant dans sa porche dont le moteur tournait toujours.

- Oh, là là, c'est pas bon ça, il va me demander encore de l'argent, il me prend pour sa banque ce petit, maugréa Marie-Louise, les sourcils froncés, une grimace succédant à son sourire, car à chaque fois que Jérôme lui demandait un service s'était pour un emprunt.

- Et bien non ma chère Marie-Louise, ce service n'a rien à voir avec de l'argent, c'est tout simplement pour cacher dans ta chambre de bonne du sixième étage un colis auquel je tiens et souhaite que mes parents ignore son existence.
- Mais vous avez un appartement à Nanterre, jamais vos parents n'y mettent les pieds, lui répondit-elle à la fois étonnée et soulagée.
- Exact, mais ces temps-ci dans mon immeuble, la police est un peu top présente avec cet horrible meurtre d'hier.
- Quoi ? ça s'est passé chez-vous ?
- Oui enfin, juste en dessous. Mais rassurez-vous je n'y suis pour rien. Mais il se pourrait que les enquêteurs viennent me rendre visite et je ne veux pas qu'ils tombent sur mon matériel. C'est pour cela que je vais vous le confier.
- Ce n'est pas du matériel volé au moins, lui demande Marie-Louise tout-à-coup inquiète des conséquences possibles en cas d'accusation de recel.
- Non, je l'ai acheté avec mon argent, j'ai d'ailleurs les factures tu pourras vérifier, mais j'ai oublié de le déclarer et dans ce matériel de vidéo, une partie sert à transmettre et enregistrer des images par les ondes hertziennes, sans passer par internet. Et le fait de ne pas avoir régularisé cette situation m'expose à une amende ainsi qu'à la confiscation du matos, tu piges ? Tu me rends ce service, n'est-ce pas ? Et bouche cousue, OK ? »

A Charny, dans l'Yonne, ce soir là très tard dans la résidence secondaire des De Valmont son téléphone portable se mit à

vibrer. Michel dans son fauteuil regardait l'émission de Ruquier sur la 2, tandis que sa femme dormait déjà.

« Allo ? De Valmont à l'appareil, j'écoute

- Bonsoir cher Monsieur résonna une voix lente et grave déformée qui semblait irréelle.

- Que puis-je pour vous à cette heure-ci ?

- Je sais que vous êtes seul et que vous regardez la télé

- Venez-en au fait, que me voulez-vous ?

- Je suppose que vous avez vu ces belles photos que je vous ai déposées à votre bureau hier après midi ? »

A cet instant Michel resta muet quelques instants, les battements de son cœur furent plus intense, et une boule s'installa dans sa gorge, il eut du mal à déglutir.

« Vous êtes toujours là, monsieur De Valmont ? Vous n'avez pas répondu à ma question, mais votre silence me laisse penser que vous avez compris de quoi il s'agissait, vous avez admiré leur coté artistique, n'est-ce pas ?

- Mais que voulez-vous à la fin ? cria De Valmont énervé, sentant ce qu'il redoutait depuis qu'il avait reçu ces foutues photos dont son visage était très reconnaissable. Un maitre chanteur le tenait.

- Ce que je veux ? Dix millions d'euros en petites coupures usagées pour mardi prochain midi. Précisa la voix étrange qui éclata d'un rire moqueur.

- Mais c'est impossible je n'ai pas cette somme en banque, je ne peux pas la réunir d'ici mardi. Surtout que lundi ma banque est fermée.

- Non, non, non, ne dites pas impossible je sais que vous avez des titres négociables rapidement, suffisamment de temps

mardi dans la matinée pour les échanger en billet de banque. Sans quoi, dès treize heures j'envoie ces jolies photos en deux exemplaires, l'un à la police et l'autre à votre chère épouse. Vous m'avez compris ?

- Vous êtes un véritable salaud, si vous croyez que je vais me laisser faire vous vous trompez.

- Allez-y, menacez-moi, ça me fait ni chaud ni froid. Je vous retéléphonerai mardi à midi pour vous fixer le lieu et l'heure de la remise de ce joli cadeau en échange de l'enregistrement de ces photos sur disquette. Au fait petite précision, ces photos sont extraites d'une vidéo d'une petite demi heure, très instructive, vous verrez. Bonne nuit et faites de beaux rêves monsieur De Valmont. »

L'interlocuteur mystérieux raccrocha, tandis que Michel resta interloqué la main droite tenant toujours son portable près de l'oreille. Pensif, décontenancé, son anxiété augmenta. Comment dormir à présent. Le regard vague, il transpirait d'angoisse ; tandis que la télé restée allumée continuait de diffuser des images semblant impertinentes au regard de la situation présente.

Georges Guibet, la cinquantaine travaillait comme serveur dans un bar de nuit « le Gambetta club » rue de Bagnolet dans le vingtième arrondissement de Paris, cette nuit là en sortant de son service vers quatre heures du matin, il eut l'impression qu'une voiture le suivait en roulant au pas le temps de marcher en direction du croisement avec la rue des Pyrénées pour

rejoindre sa vieille Peugeot. A un certain moment, cette voiture suiveuse, une Audi noire, le dépassa tandis que les deux passagers, le dévisagèrent curieusement. Ils disparurent aussitôt au milieu de cette circulation à la fois très réduite et rapide. Tandis que les périphériques extérieurs le ramenaient chez lui à Nanterre, il eut de nouveau la même impression en voiture. Il accéléra, l'aiguille du compteur monta jusqu'à cent vingt et doubla d'autres véhicules. L'Audi suiveuse fit de même, tout en restant à bonne distance derrière. Georges se rabattit sèchement sur la file de droite pensant que derrière ils allaient le dépasser. La voiture noire, fit de même, freinant sèchement pour se ranger à une cinquantaine de mètres derrière la Peugeot. Arrivé devant chez lui à Nanterre, l'Audi noire s'était volatilisée. Il demeurait perplexe sur cette filature dont il faisait l'objet. Tout en montant les escaliers parvenant au quatrième étage, il se disait en lui-même qu'il devait en parler à sa femme. D'une part au sujet de sa rencontre dans l'escalier la nuit du meurtre et de cette filature dont il fit les frais. Cette silhouette, ce visage encapuchonné, descendant rapidement les escaliers cette nuit là du vendredi 13 pendant qu'il les montait, demeurait son obsession ? Il se demandait parfois « Et si j'avais croisé l'assassin ? »

III

Dimanche 15 juin 2014

Le soleil accompagnait ce weekend niché dans un ciel bleu malgré un halo de pollution intempestif faisant pâlir de honte le firmament parisien.

Nerveuse, elle tripotait son sac à main posé sur ses genoux, le regard tourné vers les portes d'entrées de la brasserie « *les canons de la nation* » quand midi s'afficha sur la montre de Myriam. Cela faisait bien un quart d'heure qu'elle attendait, assise à l'une des tables de la grande salle, devant un café crème. Les voyant arriver, son visage impatient se détendit immédiatement. Elle se leva aussitôt de sa chaise pour aller au devant de son amie Corine et l'embrassa chaleureusement. Cette dernière la présenta au bel homme qui l'accompagnait : « Voici la personne dont je t'ai parlé, Romain Dumont, journaliste d'investigation en freelance.

- Bonjour madame Le Floch, enchanté de vous connaître, Corine m'a expliqué votre affaire et nous allons en parler, répondit le compagnon de Corine en serrant la main de Myriam.

- Bonjour monsieur Dumont, j'aurais aimé vous rencontrer dans d'autres circonstances, Corine m'a parlé souvent de vous, vous avez fait plusieurs fois équipe ensemble, n'est-ce pas ?

- C'est exact..

- Mais asseyez-vous tous les deux, je vous en prie, intervint Myriam tout en se rasant elle-même. »

Elle se lança posément dans la présentation des faits perturbateurs du cours de sa vie depuis deux jours. Le

journaliste attentif aux propos fixait intensément la jeune femme. C'était un homme d'une quarantaine d'année, d'allure sportive, de taille moyenne, cheveux courts légèrement grisonnant sur les tempes, portant en ce dimanche un costume décontracté gris clair sans cravate. Quand elle eut fini, un temps de silence s'installa entre eux, Romain la quitta des yeux pour porter son regard au loin, derrière au-delà de la salle. Il réfléchissait, les sourcils froncés, le visage grave mais sans réelle inquiétude. Puis ramenant son attention vers Myriam, un sourire paisible apparut sur ses lèvres.

- je ne connais pas personnellement ce commissaire Bertrand, tout ce que je sais, c'est son apparition au quai des Orfèvres l'année dernière peu avant la première affaire du vendredi 13. Après deux années sabbatiques aux Antilles, je crois, il est revenu au 36 grossit et s'était fait pousser la barbe ; certains de ses collègues avaient même du mal à le reconnaître. Cette première affaire depuis son retour a été un fiasco, il ne l'a pas résolue, malgré d'autres indices probants négligés. Le procureur l'a pourtant maintenu sur cette affaire. Il mit votre mari en garde à vue pour la simple raison que la veille du meurtre il fut interviewé par cette journaliste assassinée ; motif ses empreintes restées sur l'un des verres trainant sur une table. Depuis ce commissaire n'a rien démontré de sa capacité de résoudre quoi que ce soit. Je pense qu'il va encore se planter, telle est ma conviction. Cependant, l'ADN retrouvé dans le corps de la victime est une preuve indéniable de culpabilité, malgré la présence de votre mari aux antipodes du lieu du crime. Evidemment ce que va tenter ce commissaire c'est de

démontrer qu'il n'était pas sur son voilier cette nuit là, mais bel et bien chez la victime. Ce qui n'est pas sans difficulté.

- Je suis sûr qu'il y a moyen de prouver l'innocence de mon mari, bien que la police soit convaincue du contraire, lui répondit Béatrice

- Une question madame Le Floch, est-ce que votre mari jouait au tennis à Roland Garros ?

- Oui, parfois mais pas régulièrement

- Il devait connaître la victime puisqu'elle y était serveuse au bar

- Sans doute

- Votre affaire m'intéresse, on va voir ce que les journaux vont publier demain, car j'ai entendu dire qu'une conférence de presse a eu lieu hier soir. Rien n'a filtré à la télé. Pour ma part je suis sur une autre affaire, mais étrange coïncidence, un dénominateur commun les rapproche. Le stade « *Roland Garros* » Donc en parallèle je vais mener ma propre enquête et contrairement au commissaire Bertrand, je vais partir du postulat que Joël Le Floch est innocent et victime d'une cabale. »

